



« Hilda », lutte de classes et folie cannibale

Natalie Dessay excelle en patronne vampirisante dans « Hilda », une pièce de Marie Ndiaye mise en scène par Élisabeth Chailloux. Un spectacle taillé au cordeau, qui balance le public entre rire et effroi.



Extrait de la pièce «#Hilda#». JEAN-LOUIS FERNANDE

« *Je veux Hilda* ». Pendant une heure et demie, le prénom tourne en rafales dans la bouche de Madame Lemarchand. Robe cintrée, escarpins chics et chignon élégant, Madame Lemarchand appartient à la bourgeoisie d'une « *petite ville* » anonyme. Elle cherche une femme de ménage qui remplisse aussi la fonction de nounou pour ses enfants et de dame de compagnie pour elle-même.

Lassée des « *Brigitte* » et des « *Françoise* », des employées subitement boutées hors du pays faute de papiers en règle, elle entend cette fois trouver la perle rare et elle veut Hilda qui cristallise nombre de ses



[Visualiser l'article](#)

fantasmes. Elle fait venir à ce propos Franck Meyer, le mari de l'intéressée, afin de l'informer de son désir. Madame Lemarchand manie la langue avec adresse, lance ses arguments et pare à la moindre objection, privant l'homme de toute possibilité de résistance.

→ À LIRE. « La vengeance m'appartient », de Marie NDiaye : la mémoire et le mal

La destinée d'Hilda, qui demeurera invisible aux yeux du public, se dessine de chapitre en chapitre au fil des échanges entre les autres personnages : sa patronne, son mari et sa sœur. Dans une atmosphère à la Chabrol, la vie d'Hilda est progressivement aspirée par Madame Lemarchand qui manœuvre et modèle son employée comme « sa » chose.

Fracture sociale

Sa logorrhée démoniaque réduit au silence Franck dans toutes ses tentatives de protestation. Ouvrier dans une scierie, il use d'un vocabulaire simple, « *Hilda est fatiguée* », « *Hilda a peur* » et quand la colère le prive de mot, les grossièretés fusent comme d'ultimes - et inutiles - cris de désespoir.

Les rires sombres déclenchés par une plume trempée dans l'acide viennent hurler le malaise qui monte peu à peu. Dans cette pièce écrite en 1998 - le service d'Hilda se monnaie encore en francs -, Marie Ndiaye distille un parfum d'étrangeté et, par l'horreur de la fiction, croque une fracture sociale qui, depuis n'a cessé de se creuser.

D'un côté, cette riche patronne achète l'existence de son employée tandis que de l'autre, Franck se voit soumis par la précarité à la reddition. Gauthier Baillot interprète ce personnage à l'abattement mutique avec une force dont l'éloquence se révèle dans une inclinaison des épaules, un regard luttant en vain contre l'humiliation ou encore ce visage qui se décompose lorsqu'il aperçoit au loin Hilda recluse dans le jardin des Lemarchand.

Natalie Dessay dans la peau du monstre

Face à lui, Natalie Dessay, qui poursuit le chemin qu'elle s'est choisi au théâtre après sa carrière à l'opéra, porte avec une maîtrise époustouflante le rôle de Madame Lemarchand, clé de voûte de la pièce. Dans une mise en scène épurée, Élisabeth Chailloux la dirige avec une précision de miniaturiste.

Déployant une diction limpide - une prouesse pour ce texte au flot furieux -, les yeux et les traits mus par une ambiguïté permanente, Natalie Dessay dompte l'extrême complexité de ce personnage. Elle est à la fois cet indéniable monstre et cette femme, une mère, une épouse aliénée par une insupportable solitude qui dit : « *J'ai besoin d'Hilda pour affronter la longueur des jours, pour sourire à mes enfants et résister au désir de nous faire tous passer de l'autre côté.* »

Jusqu'au 30 octobre [aux Plateaux Sauvages à Paris](#). Rens. : [lesplateauxsauvages.fr](#). Puis en tournée en 2022 : à la Comédie de Caen du 1er au 3 février, au théâtre des Quartiers d'Ivry du 16 au 20 février, à Châteauvallon le 8 mars.